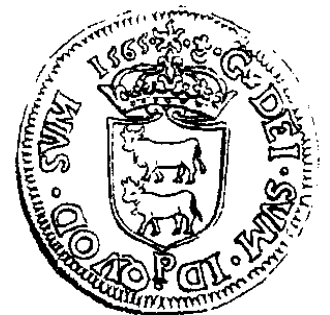


LA FERMESSE DE JEANNE D'ALBRET

Philippe CHAREYRE

A partir de l'année 1564, soit un an et demi après le veuvage de Jeanne d'Albret, un nouveau symbole apparaît dans les monnaies et les jetons frappés par la souveraine du Béarn et reine de Navarre. Ce signe qui a la forme d'un S fermé, occupe dans les frappes successives, une place croissante que l'on ne peut dissocier des inflexions des choix politiques et religieux de la reine.

Le S barré est souvent présent dans les anciennes monnaies féodales où il revêt un sens d'authentification, S pour *sigillum*. Cependant, à partir de 1564, il prend une place inhabituelle : huit S fermés adossés deux à deux formant une croix sur l'écu d'or ; en 1565, deux S affrontés au revers d'un jeton sur lequel figure un buste de profil de la reine jeune ; cette même année, un seul S fermé et couronné orne l'avert d'un jeton de cuivre ; ce même S épuré et barré occupe tout le revers d'un jeton d'argent et de cuivre sur lequel est représentée de profil la reine vieillie, et que l'on pourrait dater de 1571, l'année même de sa mort.



Ce signe est couramment désigné sous le nom de fermesse dès la fin du XVI^e siècle, pour évoquer la fermeté et la fidélité dans les sentiments, notamment dans les correspondances privées. Le S fermé est en effet, selon les normes de l'écriture du temps, un F. Cet usage est en revanche hors du commun en matière de numismatique et son emploi apparaît particulièrement précoce dans les frappes béarnaises.

Sous l'ancien régime, comme encore de nos jours, la frappe d'une monnaie est non seulement un signe de puissance et de souveraineté, mais également un vecteur de propagande auprès d'une population qui n'est pas toujours alphabétisée. Les symboles qui figurent tant sur les jetons que sur les monnaies sont autant de messages à destination des sujets et des autres princes du temps.



Ecu d'or de 1565

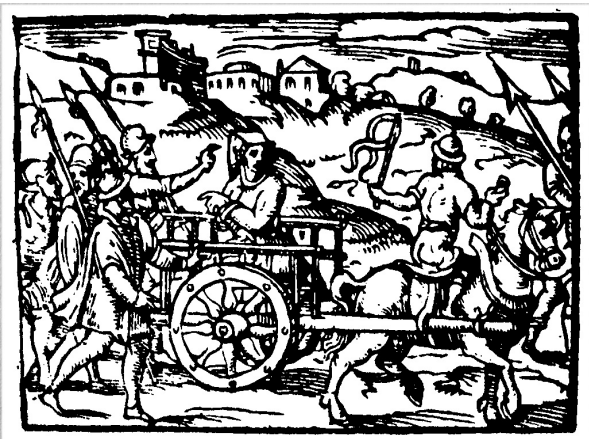
Musée National du château de Pau, P 94-21

Ce S fermé apparaît et se développe dans la numismatique béarnaise au cours d'une époque troublée, alors que Jeanne d'Albret règne seule et qu'elle continue à affirmer la souveraineté de ses États face aux prétentions et interventions de ses deux grands voisins, la France et l'Espagne.

Si l'origine du signe n'est pas à chercher dans le *sigillum* médiéval, elle l'est plutôt dans la fière devise des Albret *Gratia Dei Sum id quod Sum*, qui, sous les deux S, affiche une légitimité à l'égale de celle des monarques des grands royaumes limitrophes.

Mais le message n'est pas seulement diplomatique, il correspond également à une constante de la politique intérieure des Albret. En Béarn où le pouvoir est régi par des fors qui donnent une origine contractuelle à l'autorité des vicomtes, dans une Basse-Navarre où une partie de la noblesse reste prompte à se rebeller, affirmer la nature divine du pouvoir du souverain relève d'une tendance absolutiste.

N'oublions pas que Jeanne, veuve règne seule, et il s'agit de montrer que le royaume n'est pas tombé en quenouille. Les deux S d'une gravure du temps constituent les lanières du fouet de la conduite du char de l'État.



L'usage des symboles est largement répandu à la Renaissance ; ils constituent une sorte de langage codé qui sera largement repris dans toutes les formes d'expressions graphiques et artistiques. Les traités du temps les conçoivent comme une sorte de langage universel, compréhensible par tous et en tous lieux, vestige supposé de l'antique langage adamique. Ce langage à la fois secret

et intuitivement compréhensible, quasi divin, est trop riche pour être décrit en quelques mots, il est foisonnant de sens.

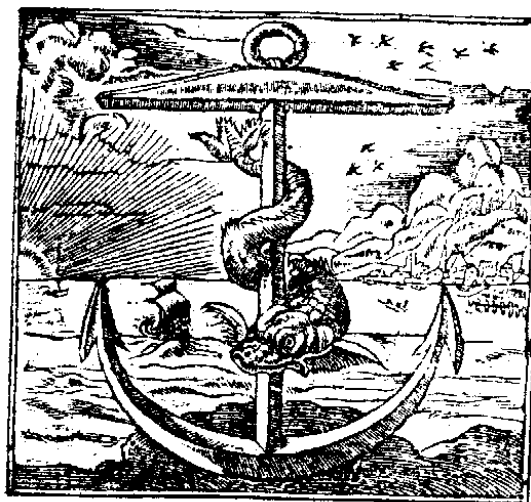
Ainsi, réduire la fermesse à la seule affirmation souverainiste de Jeanne d'Albret serait trop réducteur.

Le S possède une forme serpentine qui sera développée à partir de 1595 par Catherine de Bourbon, « sœur unique du roi ». Cet animal est considéré dans les recueils d'emblèmes du temps comme le symbole, pharaonique ou augustéen, de la toute puissance. Le dauphin entrelacé sur une ancre qui évoque le S barré signifie chez Alciat, le prince guide et recours de ses sujets. Dans la symbolique politique de la Renaissance, le S fermé représente sans équivoque la puissance souveraine, l'idéal du bon prince.

D'ALCIAT. LE PRINCE. 177

LE PRINCE.

Le Prince procurant le salut de
les subiectz



Quand de la mer les vents troublét le cours,
Poures Pillotz h ont à l'anchre recours,
Que les daulphins amys des hommes font
(En la prenant) ancrer en plus seur fond:

M

Il n'est donc pas étonnant que Jeanne ait associé ce chiffre à celui de son fils qui approche de la majorité des rois, son « dauphin ».



Cette explication ne serait pas tout à fait complète si l'on ne prenait pas en compte la symbolique religieuse de la fermeté en un temps où religion et politique ne sont jamais dissociées. L'origine divine du pouvoir des souverains est source de légitimité et de prestige ; en contrepartie, ils doivent être les défenseurs de la religion et gouverner selon ses préceptes. La devise des Albret *Sum id quod Sum* ne va pas sans rappeler la façon de nommer Dieu d'après Moïse¹, ainsi que ce verset de l'Apocalypse « Je suis l'alpha et l'oméga dit le Seigneur Dieu, celui qui est, qui était, qui vient, le Tout-Puissant » (Ap. 1 : 8).

Une explication religieuse ne peut faire l'impasse sur les choix bien connus de Jeanne d'Albret en matière de religion. Luther avait déjà utilisé le symbole du serpent enroulé sur une croix au bas de son *Manifeste à la nation allemande*, l'un des quatre grands écrits réformateurs de 1520. L'image fait référence au serpent d'airain de Moïse, considéré dans l'Évangile de Jean (3 : 14-15) comme « l'annonce de la venue du Christ et du rachat des hommes ». Nous ne pouvons non plus nous empêcher de retrouver le S sur la barre inférieure des chrismes employés par les premiers chrétiens et reproduits sur les églises anciennes, notamment en Béarn celle de Riupeyrous, S pour Soter, Sauveur. Il rappelle la pureté des premiers temps du christianisme.

Elle est aussi un symbole protestant qui, insistant sur l'exemple du Christ, rejette implicitement les intercesseurs. L'emploi du S rappelle également la triple devise de la

¹ Ex. 3 : 14 : « Dieu dit à Moïse : Je suis celui qui suis. »

Réforme : *Soli Deo, Sola scriptura, Sola fide* qu'Agrippa d'Aubigné reprend dans son quatrième livre des *Tragiques*. Georgette de Montenay, l'une des dames de compagnie de la reine n'hésita pas dans ses *Devises chrestiennes* à comparer la mue du serpent à la régénération du chrétien : « Osons ainsi avec sa pourriture/ Du vieil Adam la perverse nature ». L'allusion à la sortie du catholicisme est à peine voilée.

Ce signe christique permet donc à la reine Jeanne de faire l'impasse sur la croix, signe identitaire du parti catholique en ce temps de conflits religieux.

La fermeté politique est donc indissociable de la fermeté dans la foi recommandée à plusieurs reprises dans les Écritures, et notamment dans l'Apocalypse (2 : 10) : « Sois fidèle jusqu'à la mort et je te donnerai la couronne de vie ». Sur un jeton frappé la dernière année de sa vie, Jeanne au revers de son buste vieilli, fait représenter un S barré aux formes très épurées, entouré par la devise « Hasta la muerte » : C'est la réponse de la reine victorieuse qui, après avoir reconquis le Béarn occupé sur ordre du roi de France, fait triompher la Réforme dans ses États face au très catholique Philippe II, qui n'a cessé d'intriguer pour la déposséder de la Basse-Navarre et même se débarrasser de sa propre personne.



Les contemporains ne manquaient pas de comprendre les raisons de cette originalité numismatique : la fermeté de la reine, veuve, seule au pouvoir, qui combat pour assurer l'indépendance de ses États et transmettre l'héritage de son père ; l'assurance croissante de la souveraine qui s'engage résolument et avec conviction dans la voie de la Réforme calviniste.

Ce symbole n'aura pas de postérité politique et religieuse, excepté au travers de Catherine de Bourbon qui poursuit l'œuvre de sa mère. Il devenait trop gênant pour le roi pacificateur et retourné au catholicisme. Henri IV n'en conserva l'usage, comme beaucoup de ses contemporains, que dans sa correspondance, en signe de fidélité et de fermeté dans l'amour ou l'amitié.

BIBLIOGRAPHIE :

André ALCIAT, *Toutes les emblèmes* (éditions de Guillaume Rouille à Lyon, 1558 en français et 1564 en italien), Aux Amateurs de Livres, Paris, 1989.

Agrippa d'AUBIGNE, *Les Tragiques*, 1616 ; NRF Gallimard, 1995, livre IV *les Feux*, dernières paroles du capucin Montachine, vers 655-656. Ces vers se poursuivent ensuite de manière plus explicite :

« (657) J'ai prêché que Jésus nous est seul pour hostie, / Seul sacrificateur, qui seul se sacrifie.

(667) J'ai dit que Jésus seul est notre intercesseur, / Qu'à son père l'accès par lui seul nous est seur.

(671) J'ai dit qu'en la foi seule on est justifié, / Et qu'en la seule grâce le salut est fié.

(675) J'ai dit que Jésus seul peut la grâce donner.

(679) J'ai dit que l'Ancien et Nouveau Testament / Sont la seule doctrine et le seul fondement. »

J.-Adrien BLANCHET, *Histoire monétaire du Béarn*, Paris, Ernest Leroux, 1893, réed. Atlantica, Biarritz, 1998.

HORAPOLLO, *De la signification des mots hiéroglyphiques des Égyptiens*, Paris, 1543 et 1553. Réed. Horapolo hieroglyphica, par J. M. González de Zárate, Akal, Madrid, 1991.

Georgette de MONTENAY, *Emblèmes, ou devises chrestiennes*, Lyon, Marcorelle, 1571.

Gustave SCHLUMBERGER, *Description des monnaies, jetons & médailles du Béarn*, Paris, E. Leroux, 1893, réed. Atlantica, Biarritz, 1998.

Etienne TABOUROT, *Les Bigarrures du seigneur des Accords*, Jean Richer, Paris, 1583, fac-similé de l'édition de 1588, Droz, Genève, 1986, 2 vol. tome 2, p. 7 : « Une S fermée avec un traict ainsi \$ pour dire fermesse au lieu de fermeté ». Pour Tabourot ce signe est très communément répandu.

Et pour en savoir plus :

P. CHAREYRE, "Hasta la muerte. La fermesse de Jeanne d'Albret", *Jeanne d'Albret et sa cour, Actes du colloque international de Pau 17-19 mai 2001*, Colloques, congrès et conférences sur la Renaissance n°44, Paris, Honoré Champion, 2004, p. 75-102.

La fermesse de Jeanne d'Albret



Dans le foisonnement symbolique de la fermesse chacun peut trouver sa vérité. C'est pourquoi le C.E.P.B. a décidé de sortir de l'ombre ce signe qui appartient à l'histoire, en pensant qu'il avait un intérêt patrimonial.

Le bijoutier orthézien Claude Darrigrand a bien voulu se lancer avec talent dans l'aventure. Il est possible dès maintenant d'en retenir un ou plusieurs exemplaires.

Argent massif, 3,30 X 2cm
En pendentif : 45 €. En broche 60 €.

Cordon en soie noire
avec fermoir en argent + 8 €

Ecrin + 1 €

+frais de port colissimo recommandé 8,10 €
A commander au C.E.P.B., Archives départementales, boulevard Tourasse, 64000 Pau. ou ce.pb@wanadoo.fr